

Ce catalogue a été édité
par la ville d'Ivry-sur-Seine
à l'occasion de l'exposition
Jacqueline DAURIAC
« Ça va Pluto bien »

Jacqueline DAURIAC
remercie très chaleureusement
la ville d'Ivry-sur-Seine,
toute l'équipe de
la galerie Fernand Léger,

Marina Cherkasova,
Olga Garéeva,

Noëlle Audejean,
François Barré,
Arnaud Blanck,
Olivier Buhagiar,
Daniel Buren,
Blandine Chavanne,
Pierre-François Cadou,
Bernard Collet,
Jacqueline Frydman,
Marianne Homiridis,
Laurent Le Bon,
Nina Rodrigues-Ely,
Maya Sachweh,
Société Reverchon,
Teranovela
et les collectionneurs
qui ont prêté les œuvres.

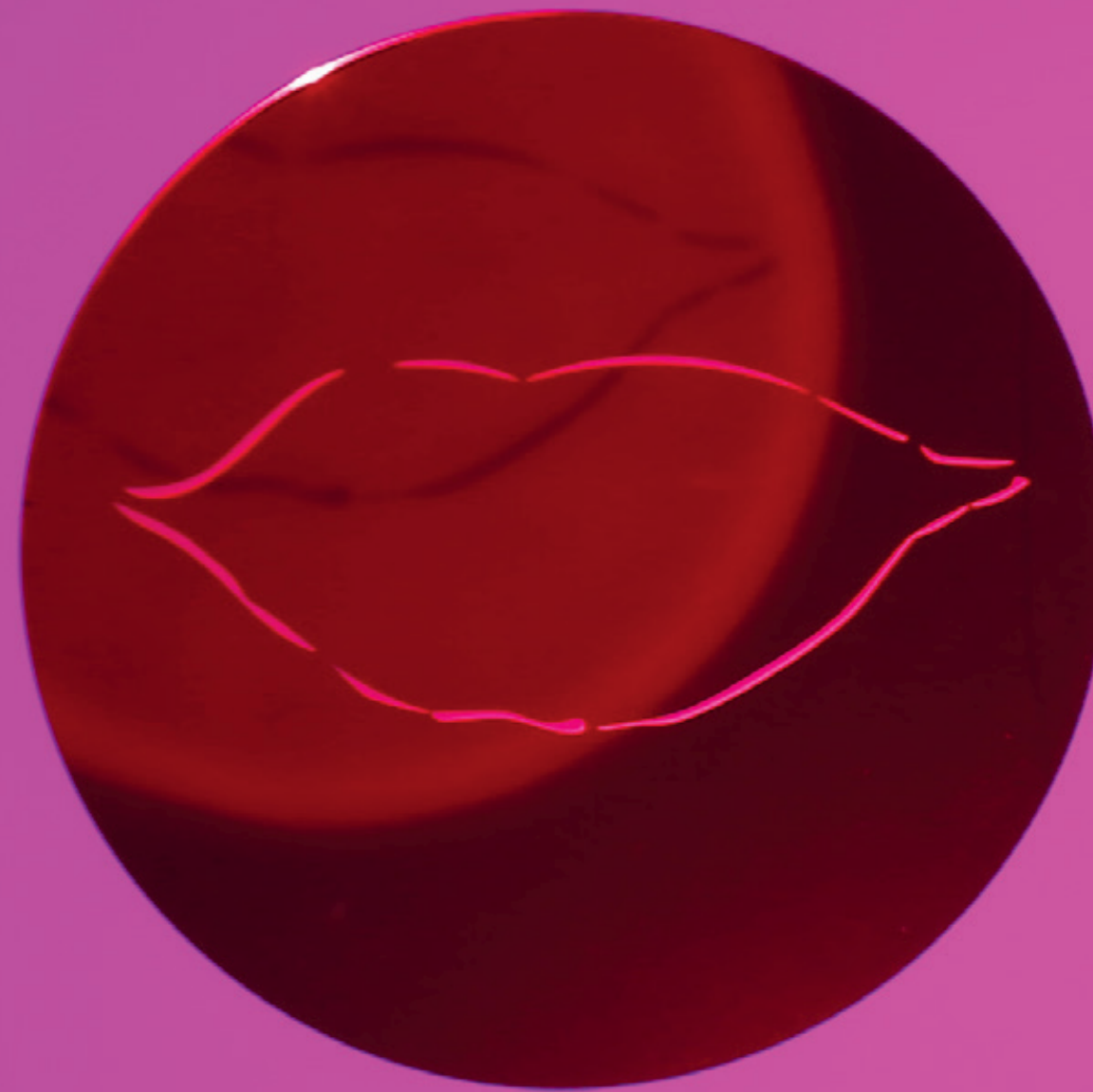
Photographes :
Galerie Fernand Léger / Antoine Salle,
p 17 et 23 : Philippe Jouhanet © teranovela.com,
p 32 : Serge Touboul.

Musique :
Moira Montier-Dauriac
Arnaud Tacini

Vidéo :
Johan Casinie

Maquette : Zaoum
Achévé d'imprimer
en mars 2018
sur les presses de
l'imprimerie Périgraphic.
ISBN : 979-10-96036-05-9

Galerie Fernand Léger
93, avenue Georges Gosnat
94200 Ivry-sur-Seine
01 49 60 25 49
galeriefernandleger@ivry94.fr



Jacqueline DAURIAC



...
Portrait de mon grand-père
Pluto de Flava,
2015
...

Jacqueline DAURIAC

Ça va Pluto bien

19 janvier – 17 mars 2018

 Galerie
**FERNAND
LEGER**
galerie d'art contemporain de la ville de Paris



Une exposition en bonheur

L'exposition « Ça va Pluto bien » de l'artiste Jacqueline Dauriac nous rend heureux.

Quoi de plus important dans une période difficile où l'action positive est fondamentale. L'artiste, qui garde son âme d'enfant, nous emmène dans son environnement où la couleur, la forme géométrique et celle du corps dialoguent. Ces notions viennent également transformer l'espace public, et particulièrement celui d'Ivry. Avec *Suivez mon panache*, une installation lumineuse sur la fumée des cheminées de l'usine d'incinération, Jacqueline Dauriac donne à ce lieu une perception artistique et nous en propose une autre lecture. Cette exposition, à l'image des précédentes à la galerie Fernand Léger, transforme l'espace et traduit l'engagement de notre Ville auprès des artistes et son soutien à la création.

Je vous souhaite une belle immersion dans cette exposition.

Philippe Bouyssou

Maire d'Ivry-sur-Seine

Là où c'est le plus vif

.....
François Barré

« *J'ai cru dans son désordre
entrevoir sa tendresse.* »

Racine, *Bajazet*

Si le fil d'un travail se tisse dans la durée, sa force et ses accents, son terme se lisent parfois dès l'origine comme un futur antérieur, un accomplissement ; à l'œuvre déjà. Il en est ainsi pour Jacqueline Dauriac. Artiste de son temps, elle ne pouvait construire un projet comme un chemin de raison, à distance tenu, élucidé progressivement puis relu pour dire sa place dans une Histoire et une époque. Tout était déjà présent en un pressentiment de l'être, face au monde ; présent en une personne, un paysage, une nature et la relation vive aux autres, aux corps, aux imaginaires, à la production. Être artiste ne se discute pas mais s'éprouve. La fantaisie, cet alliage toujours incertain d'image et de réel, d'illusion et de heurts nous dote et nous projette. Créer n'est pas suivre ou conduire mais justement déranger le déjà là et célébrer les points de fuite dans la fièvre, la force du désir et la nécessité d'inventer. C'est encore être soi, soi seul et tous les autres, soi comme un autre, tous les autres. La scène de l'art n'est pas sans formalisme et pour dire l'émergence, se peuple de commissaires, de conservateurs et aujourd'hui de curateurs¹. La monstration des œuvres d'art dans les musées et les galeries obéit à un « décor » qui dicte sa place et mène le regard. L'œuvre n'est plus seule et depuis Duchamp fraie avec son regardeur. Ces codes posent et imposent une doxa, insérant l'artiste et son travail dans un réseau de règles de lieu, de temps, de réception et de comportement. Jacqueline Dauriac dès le départ, avec d'autres bien sûr, a déjoué ces règles en les confrontant au désordre du vif et en affirmant la nécessité de s'en désentraver. *Eros – in senso – in tempo*² proclame-t-elle pour éclairer son dessein et donner libre cours aux rencontres qui feront œuvre et affirmeront le partage des rôles dans la création du monde, son origine et ses corrélations d'acteurs. Il faut pour cela « abandonner l'omnipotence », tendre vers et entendre, mettre en œuvre « un souci d'analyse, de code, de déchirure ». La déchirure est là ; en soi d'abord et en premier questionnement : celui de l'identité, de la présence du double et du doute, du corps désirant entre ébauche et débord de soi.

Avec trois expositions à la fin des années 70³ alors que l'identité, le genre, la dualité du désir et la mutabilité des sexes font débat, Jacqueline Dauriac dit son trouble et sa liberté : le vrai est un travestissement, l'ombre un corps supposé, un présupposé qu'il faut rendre souverain, un chagrin qui s'efface et se retourne ; pour que le corps exulte. Ses images entre calque et peinture produisent une distance, une attente qu'il faudrait dépasser et qui sous-tend tout désir. Entre deux, entrevoir, entrouvrir, avant et devant le miroir (la peinture, l'espace, le temps) ou l'autre, son corps et son regard pénétreront. Avant Narcisse ; avec le double de soi et la gémellité⁴ ; « La promesse, La menace ». « Je me dis adieu dans

les miroirs ». Tout cela qui est « nécessaire à la nécessité de la fascination » avive et lancine. « Tout est perverti, je peux sauter ». « Je suis attirée par ce sentiment : aller jusqu'au dégoût de mon plaisir ». Les poupées vaudou de « Le si je te » montrent, percés d'aiguilles, un homme en belle érection et la femme allongée à ses côtés. Un sort est jeté, mais en pâte d'amande, comestible et d'aimable saveur. On songe à Apollinaire célébrant *Les Neuf portes de ton corps*. L'ambivalence se conjugue ici avec le mystère, une zone d'erre, ce qu'Alain Jouffroy nommait une « transparence opaque ». Nos « ombres fantômes » y consolent la mort. L'exigence d'être libre éclaire et déchire. Ici, semble paraître l'extrême du dévoilement : mise à nu, mise à mort ; offrande et perte. Calques et peintures tracent un cheminement, une réserve qui les aboute en une même peinture et une même recherche. La belle écriture de Jacqueline Dauriac vient parfois élucider ou obscurcir. Des sororités et des fratries sourdent au loin ; Diane Arbus par exemple, « L'homme à la panthère », « Nicolas and N », « Marie-France », « Le con de Carole », « L'Homme aux bas et au soutien-gorge »...

Ce qu'il y a de plus beau dans les musées, ce sont les fenêtres.

Pierre Bonnard

Le souci d'analyse passe par la définition d'une amplitude nouvelle de l'œuvre. Elle s'inscrit dans un ensemble plus vaste que l'espace visible et participe d'un paysage fait de l'œuvre même ; de l'époque et du temps qui la constituent ; de son créateur et de ce qu'il porte en lui ; des regardeurs, visiteurs qui sont devenus sujets-mêmes de l'œuvre et redoublent ainsi les conditions de son paysage. Ceci « nous amène à un nouveau mode de sensibilité que nous appellerons le précept » énonce Jacqueline Dauriac ainsi que l'ont fait Deleuze- qu'elle a rencontré et lu- et Guattari. Ce qu'ils définissent rencontre sa pratique de production et d'extension du domaine de partage : « Le paysage n'est pas indépendant des perceptions supposées des personnages, et, par leur intermédiaire, des perceptions et souvenirs de l'auteur. Et comment la ville pourrait-elle être sans homme ou avant lui ? [...] C'est l'énigme (souvent commentée) de Cézanne : 'L'homme absent mais tout entier dans le paysage'. Les personnages [...] sont passés dans le paysage et font eux-mêmes partie du composé de sensations⁵. » Deux éléments amplifient ainsi le périmètre de l'œuvre : les sujets regardeurs actifs et les sensations produites et reçues. Cette prise en compte perceptuelle agrandit le territoire, s'emplit de sensations et fait *in situ* outrepasser les seules limites d'un espace architectural pour renvoyer à la présence. Elle met en mouvement le sujet devenu partie prenante de l'œuvre et fait éprouver le temps dans sa vibration de

« moment artistique ». « C'est cette distance, où il ne s'agit ni de reflet ni de miroir mais bien du mouvement et de la vitesse qui s'échangent entre l'objet et le reflet qui me fascine ».

La question du pourquoi pas et de la perpétuation d'un chemin qui serait suivi parce que sentier battu et convenance des assis oblige, si l'on veut respirer, à choisir l'ailleurs, hors de la représentation et des achèvements. Les objets et leurs socles échapperont à l'orthogonalité, l'espace des galeries sera libéré de « l'empatement névrotique habituellement occupé par la peinture », le sujet de l'œuvre cédera la place « à l'impression elle-même ». Et à la question posée par Daniel Buren « L'œuvre a-t-elle lieu ? », Jacqueline Dauriac répondra en subsumant le concept d'*in situ* pour révéler un « mouvement de la sensibilité du lieu au profit du temps[...]sauter dans un nouveau plan, devenir actif.⁶ ».

Le sujet c'est à la fois, l'œuvre, sa créatrice, son regardeur, la procédure de mise en présence, le mouvement du temps et des mémoires, les sensations mêlées. Jacqueline Dauriac après l'attestation première d'une identité se tourne vers la cité et la relation empathique avec le commun, ce qui fait tiers espace de diversité et de temps partagés. Fille d'architecte elle a reçu en legs un sentiment d'utilité qui embrasse le champ entier de la création, côtoie la *Gesamtkunstwerk* (« l'œuvre d'art totale » née en un temps où l'architecture était la mère de tous les arts) et en appelle à l'unisson des expressions artistiques, art, architecture, urbanisme, design, paysage sans souci des autonomies disciplinaires. Ainsi n'oppose-t-elle pas gratuité et utilité, sachant les conjuguer dans la concordance des temps et des usages. Une telle attitude dont on pourrait trouver des origines dans les enseignements des Vhutemas et du Bauhaus prend chez elle un tour différent en intégrant à son travail, l'autre comme sujet ; non pas en travaillant « pour » lui mais « avec » lui et le laissant au sein de l'œuvre, vivre son erre. Elle sait qu'une nouvelle maîtrise est apparue en architecture qui après la maîtrise d'ouvrage du commanditaire et la maîtrise d'œuvre de l'homme de l'art a fait émerger l'utilisateur, le citoyen au travers de la maîtrise d'usage. Henri Lefebvre en avait anticipé l'apparition : « L'espace de l'utilisateur est vécu, non pas représenté (conçu). Par rapport à l'espace abstrait des compétences (architectes, urbanistes, planificateurs), l'espace des performances qu'accomplissent quotidiennement les utilisateurs est un espace concret. Ce qui veut dire subjectif. C'est un espace des sujets et non des calculs⁷. »

Ces performances activent les œuvres qu'elles pénètrent de leurs subjectivités et de leurs imaginaires. Leur venue répond et interpelle l'offre originelle et, en effet miroir, trame sensorialité, esthésie et sociabilité en une approche chorale. On y retrouve les sens mêlés (couleurs, lumières, volumes, sons, senteurs, saveurs, textures, touchers, regards,

kinesthésie⁸) et une relation des personnes, ouverte et incertaine. La partie a du jeu, de l'espace disponible où habiter et tenir son rôle. Ainsi la mise en espace de l'image du travesti Marie-France, l'une au mur, les deux autres posées au sol contient en fait une quatrième image, un vide central souligné par un faisceau lumineux attendant que le regardeur y devienne acteur et compagnon, en lieu et place. Cette invite à entrer en scène peut laisser flotter les corps et solliciter l'imaginaire, tel un calque recouvrant ou annonçant une matérialisation du dessin. C'est ce que nous vivons avec « Le devenir visible d'une jeune femme, Nadine Moëc », photographie d'une jeune fille gardant l'exposition « À Pierre et Marie Curie » en 1983. Elle devient œuvre regardée et écoutée (un « Accousti-guide » diffuse une ritournelle). Il s'agit, précise Jacqueline Dauriac « de regarder la jeune fille (éclairée cinématographiquement jour-contrejour) comme un tableau [...] Nous ne pouvons pas ne pas penser à Marcel Proust dans *Un Amour de Swann* qui nous indique comment Swann reliant sa vie à l'œuvre d'art, par décalquage, imagine sur le visage d'Odette le souvenir de peintures aimées. » À chacun de chercher ses propres calques et de relier sa vie à l'œuvre d'art. Dans ces deux exemples, la lumière construit l'espace adventice où accueillir l'autre et nos propres rêves. Elle ne cessera, entre ombre et éclat, de structurer les espaces imaginés de Jacqueline Dauriac. Des « ombres fantômes » jouant avec la couleur et les mouvements des visiteurs donneront à leurs ombres une couleur complémentaire et exprimeront à nouveau l'énigmatique présence du double ; en toutes circonstances, dans une galerie ou dans un parking. Ici à Ivry dans la Galerie Fernand Léger un laser fleuretant avec des œuvres aimées d'artistes choisis par Jacqueline Dauriac, « reliera sa vie à l'art », comme chez Swann.

Lumière et ombre, miroir et réflexion, réel et imaginaire, vitesse du passage participent de notre demeure incertaine. Ces fragilités nous accroissent et deviennent accomplissement dans la rencontre et la connaissance. L'œuvre de Jacqueline Dauriac tant imprégnée de bienveillance tire sa force de ces fragilités. Son désir actif d'inverser les codes conduit toujours à l'autre, hors des frontières et des douaniers. Dispositif devient Dis-Positif, Désir de bonheur une géométrie des relations, le sourire un partage et les amoureux d'indispensables bienvenus. Ses invites ne sont pas des injonctions mais des complicités espérées⁹ en un nouveau temps des lumières où « éclairer l'ombre », « éclairer le chagrin », « éclairer notre attente ».

~*~

À partir de 1993 et du bel hommage rendu à Pontus Hulten avec le ponton installé en Corée du sud où à l'angle de ses deux bras il est demandé aux visiteurs de se saluer -« ce qu'ils font avec une gracieuse ironie »- Jacqueline Dauriac s'investit davantage dans l'espace urbain et propose des projets de jardins, d'urbanisme (Port 2000 au Havre¹⁰), de signalétique (le magnifique ensemble consacré au Panthéon), de parkings. À chaque fois, -et particulièrement dans les parkings- elle rehausse les données premières d'architectures (mal)traitées en tant qu'espaces utilitaires pour en faire des « lieux » aux qualités d'usage renouvelées. « Afin de faire du temps de stationnement un temps réel de plaisir et de convivialité dans le quotidien urbain ». L'automobile et le piéton y retrouveront à Reims, Paris, Mantes-la-Jolie, Strasbourg, Limoges, Lamentin... les jeux de lumière qu'elle a éprouvés dans ses œuvres plastiques en leur assignant ici une fonction poétique de civilité et d'accueil¹¹.

Ce désir de s'engager dans le quotidien de tous, au large de l'entre soi des espaces clos des coteries et des bonnes compagnies a conduit Jacqueline Dauriac à devenir maître d'ouvrage, à créer pour cela ses propres sociétés et à construire des ateliers d'artistes – « pour y inviter le paradis »- à Malakoff et à Ivry. Là aussi elle a su changer de plan et entreprendre, donner à son travail une unité de vie. Cette manière d'être toute entière et non dans une vision de la culture comme sphère séparée en appelle encore une fois au jeu et à ses libertés. « Soyons soyeux » proclamait-elle en 2012 dans le parking lyonnais des Brotteaux en créant une robe en soie d'une hauteur de quinze mètres. « J'aimerais avoir une robe qui garde la mémoire des caresses ! En effet, dans ce monde qui nous montre le corps quotidiennement souffrant si ce n'est déchiqueté ou dans un linceul, je veux dire que l'on peut encore envisager le corps dans le sens de l'hommage et du merveilleux. ».

Suivons son « Panache rose » qu'elle a fait miroiter dans les cheminées et les fumées de l'usine de retraitement d'Ivry-sur-Seine. Il marquait en 2000 puis en 2012 la Nuit Blanche d'un changement de siècle. Son retour serait bienvenu aujourd'hui et pour les temps à venir selon le vœu de Jacqueline Dauriac (et mes propres espérances) : « Les cheminées et les fumées en mouvements voluptueusement colorés, véritables signes festifs de temps de paix, visibles d'avion, annoncent Paris, telles des vagues sans cesse renouvelées pour offrir un nouveau paysage urbain et sublimer notre vif plaisir citadin ».

¹ *Le curateur selon le Grand Robert de la langue française est en charge d'assister un mineur émancipé », de veiller «à la personne d'un aliéné », de gérer «une succession vacante et de la liquider » ou «curateur au ventre», de «surveiller une femme veuve, enceinte ».*

² *Les citations sans mention d'auteur sont extraites de textes de Jacqueline Dauriac*

³ 1975: Dauriac, exposition personnelle, ARC, Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris. Dauriac – Gasiorowski, Galerie Gérard Piltzer, Paris. 1977: Dauriac, exposition personnelle, Galerie Noire, Galerie Vallois, Paris.

⁴ *Une version du mythe montre Narcisse, adolescent, percevant dans le miroir de l'eau sa sœur jumelle, semblable à lui. Dans la mythologie égyptienne, le Ka naît avec l'homme. Il est son double (ombre, âme, reflet) parfois figuré comme un jumeau dont il redoute la perte.*

⁵ *Gilles Deleuze et Félix Guattari, - Qu'est-ce que la philosophie ? - Les Editions de Minuit, 1991.*

⁶ *On se réfère ici plus précisément aux œuvres suivantes: Ippil Lippi - galerie Carini-Florence 1989; Tatch in light- Musée de Romans 1987; L'œuvre a-t-elle lieu ? - Witte de With, - Rotterdam 1994-Traverser le plan J. dans un halo rose - Université de Grenoble 1999- Trapèze bleu pour femme en noir, Paris 1986*

⁷ *Henri Lefebvre- La Production de l'espace - Editions Anthropos 1974*

⁸ *L'avivement des sens peut produire un sentiment proche du vertige. C'est ce que crée Jacqueline Dauriac invitée par Daniel Buren en 2007 par un cheminement de lumière, de couleurs et de perspectives au Domaine de Pommery dans le cadre de l'exposition L'Emprise du lieu.*

⁹ *Nous sommes venues pour sourire - Pencher la tête de 10° et sourire - Se saluer - À mes beaux yeux - Au Panthéon les miroirs rappellent que les visiteurs Grands et petits ont un rôle à jouer- When I smile you smile back et les bancs pour qu'on puisse s'aimer auprès des grands hommes - Une minute par*

saïson parler à un(e) ami(e) comme à un jeune chien - vous êtes prié de parler dans votre langue paternelle -Soyez bienvenus d'une personne rencontrée -Suivez mon panache rose - Soyons soyeux - Soyez les bienvenus...

¹⁰ *Dans le cadre de l'opération «Port 2000» au Havre, avec «B+C architectes», Jacqueline Dauriac développe un projet «Les Dunes du Havre» établissant les couleurs du port. Le blanc y apparaît comme une dominante afin, dit-elle, de préfigurer le tourisme portuaire.*

¹¹ *«Dans chaque hall, sont disposées des vitrines présentant des sculptures, des cartes postales... Les titres donnés à ces installations témoignent de l'éthique de sympathie développée dans ces œuvres: Ces minutes sont précieuses, s'écria l'enfant, pour Reims; Jaune pour aire de jeux, rose pour le ballet, bleu pour comédie, pour Strasbourg. Ce travail de transparences, lumières colorées et stimuli culturels facilite la mémorisation, la circulation et concrétise une expérience poétique.»*

SALLE 1

...

ci-contre et p. 14-15
Ombres fantômes,
2009-2017

Plaque de dibond
2 projecteurs

...

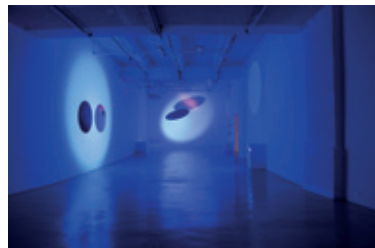
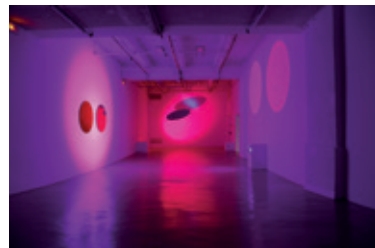
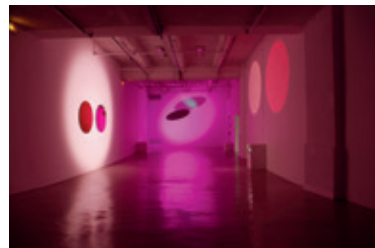
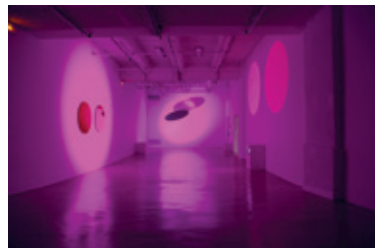
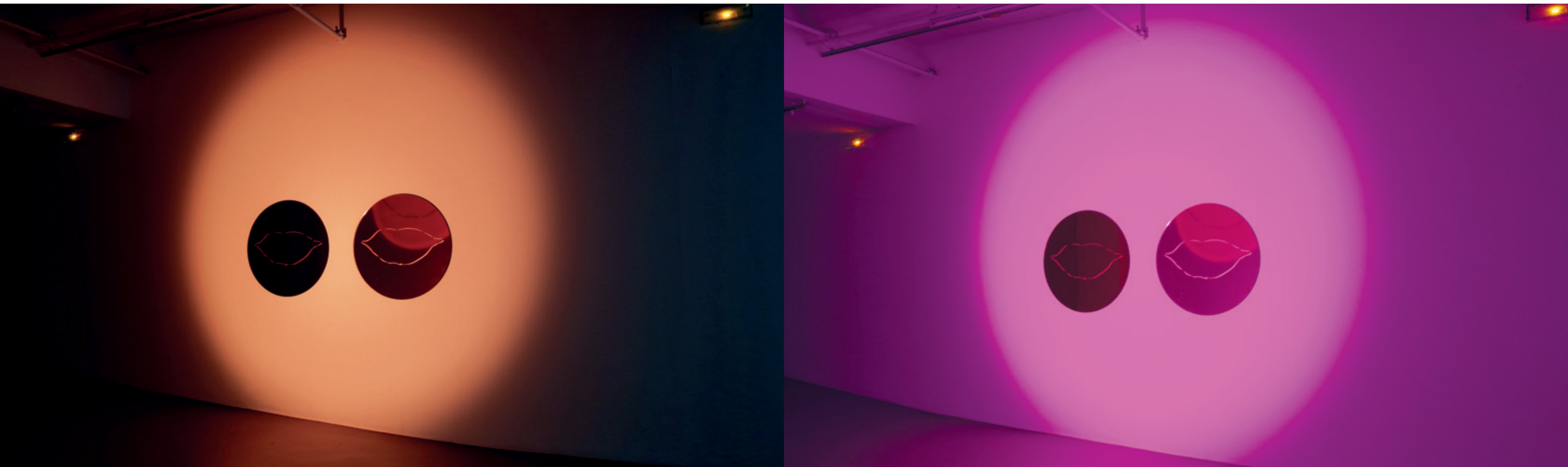
p. 14-15

Le baiser,

2018
Miroirs de couleur
gravés

...





SALLE 2

...

ci-contre et p. 17

**Vivre avec
des inconnus,
voilà donc l'espace
de l'enchantement,**
1987

...

ci-contre et p. 17 à 20

**Dispositifs de survie,
pour Narcisse,**
1991-2017

200cm x 100cm,
Acier et miroir

...

p. 18, 20 et 22

**Trapèze bleu
pour femme en noir,**
1985

Caisson lumineux,
Collection Privée,
Paris

...

p. 18 et 21

Le con de Carole

1974

Peinture et
dessin sur calque

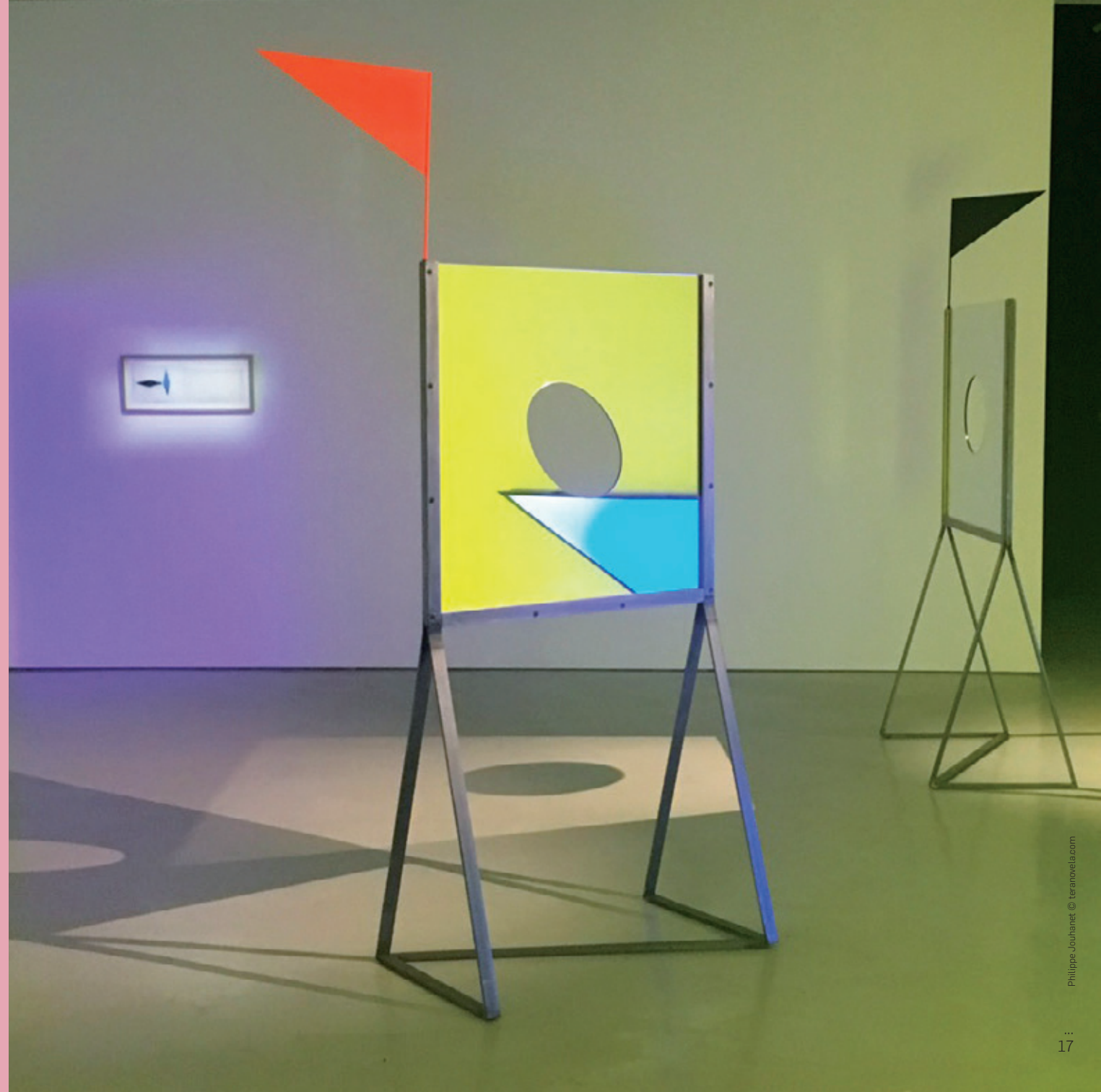
...

p. 19, 20 et 23

**Cercle jaune
pour femme en rouge,**
1985

Caisson lumineux,
Collection Privée,
Paris

...









SALLE 3

...

p. 24 à 27

Lips,
2009-2018
Acrylic sur calque

...

p. 25, 28 et 29

**La promesse
et la menace,**
1978
Encre de chine
et rouge à lèvres
sur calque

...

p. 25 et 29

Socles inclinés Amal,
1990
Acier peint

...

p. 28 et 29

Assilah-Zellige,
1990
Pastel sur calque

...











© S. Toubeut

...

Suivez mon panache rose,

Nuit blanche 2012

Paris et Ivry-sur-Seine,

curateur : Laurent Le Bon

...

Le travail de Jacqueline Dauriac se concentre sur la décision du bonheur.

Dans la décision du bonheur, elle infiltre ses recherches sur la lumière naturelle et les ombres colorées. Elle interroge l'espace, l'espace commun, l'espace lumineux et l'espace géométrique. Son interaction avec le corps humain, les formes et le paysage urbain est fondamentalement liée. Elle se réfère dans la palette artistique à de nombreux artistes, elle interpelle Poussin avec les fumées colorées à Ivry-sur-Seine, Rodin, les impressionnistes... pour actionner l'inconscient visuel.

La relation à l'autre, à son double, aux liens avec la mémoire positive partagée questionne l'artiste au quotidien.

Jacqueline Dauriac développe un concept qui lui est propre et qu'elle nomme « la géométrie de la sympathie » où les spectateurs deviennent les acteurs de l'œuvre.

Hedi Saidi

Directeur de la galerie Fernand Léger

Jacqueline DAURIAC

Jacqueline Dauriac a exposé dans de nombreux musées, centres d'art et galeries en France et à l'étranger, notamment : Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris (expositions personnelles en 1975 et 1984), Galerie Bertin à Lyon, Passage de Retz (exposition personnelle en 1996), CCC de Tours (exposition personnelle en 1992), Musée Witte de With à Rotterdam, Musée van Abbe à Eindhoven, Kunstverein de Hambourg, Kunstverein de Cologne, Kunstverein de Stuttgart, Villa Stuck à Munich, Moderna Museet de Stockholm, Palais des Beaux-Arts de Bruxelles (2016), Galerie Delacroix Centre culturel Français à Tanger, La maison rouge, Paris (2017)...

Jacqueline Dauriac a participé à plusieurs reprises à La Nuit Blanche Paris (2003-2009-2010-2012) et aux *Expériences Pommery* à Reims (2007-2012-2014).